

## Autour de minuit

Ludovic Schweitzer

---

Number 94, Summer 2002

Le travail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14539ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Schweitzer, L. (2002). Autour de minuit. *Moebius*, (94), 91–96.

## LUDOVIC SCHWEITZER

### *Autour de minuit*

J'avais rendez-vous avec Rosy à cinq heures. C'était une cliente plutôt difficile. Mais en une année, elle m'avait payé un mois de survie dans la jungle. J'aimais ses talons hauts, ses bas toujours filés le long du mollet droit, son rouge à lèvres rouge et son caractère invraisemblable d'explosions. Je l'aimais la garce comme j'aurais aimé un rêve d'enfance. Elle se dandinait dans les rues, cliquetante de bracelets, mettant le feu sur son passage et, d'une torsion de poignet, imposant les érections de printemps. Elle refusait aux hommes le droit d'être charmés. «Les hommes ne pensent qu'à leur queue», disait-elle sérieusement, dans un soupir, en haussant les sourcils et, des yeux, fixant un ciel où le vide offrait sa place au délire.

Dans des rêves sans tête, je lui administrais des coups de butoir à faire sortir un portail de ses gonds. Se tordant de plaisir, elle ahanait sur un écran géant avec des sottises plein la bouche. Dans un cauchemar de septième ciel, je l'entraînais de force à divorcer avec le peu de cervelle qui lui servait à respirer. Sacrée Rosy. Je la vois encore glousser en m'entendant lui dire qu'on était faits l'un pour l'autre, elle paradant sur la scène des fantasmes et moi pianotant avec frénésie les accords où nos âmes se mêlaient pour rivaliser d'extase avec la bombe H. «Gilbert, t'es complètement dingue.» Je serais mort plutôt que de manquer ça. Au tréfonds de sa gorge, deux colliers ramenaient le destin à l'état d'une farce sans conséquence où l'on plonge pour se noyer. Rien n'aurait pu échapper à la suprême intelligence de sa beauté. Vulgaire et sublime comme un poème d'amour, sa nature avait la perfection des gueules de bois que l'on hait, mais auxquelles on ne peut échapper.

Elle est arrivée un jour dans tous ses états.

— Gilbert, aujourd'hui j'ai rencontré l'homme de ma vie.

Par pudeur, je ne protestai pas. Quel allait être le prochain dindon de la farce, j'en gloussais d'avance.

— Allons, ma belle, encore un type plein aux as qui excite en toi la femme soumise, blaguai-je pour reprendre contenance.

— Y'est beau! Pis y'est plein aux as!

Mes dons de devin me firent tout à coup contempler les torrents qui, sous peu, allaient se déverser sur les joues de ma Rosy adorée. Et en plus des hoquets appelant à l'aide ma réserve de mouchoirs, la morve apparue, vile et moche, liquide d'espoirs trompés, et la crise de nerfs frappant les murs, les mains en sang, la tête cabossée de vilains bleus et les yeux! débordant de soumission, implorant quelque part quelqu'un de lui reconnaître une puissance capable de renverser les mondes. Des yeux! À se faire esclave pour en récupérer la poussière. À se couper bras et jambes pour qu'ils nous crachent leur mépris. Rosy. Rosy. J'ai peut-être oublié qui tu étais mais je travaille ton souvenir comme un diamant que je porte les jours de fête.

Pour lui faire plaisir, je lui imaginai une promotion de cinquante pour cent sur mes tarifs. Et je me lançais dans une lettre d'amour qu'elle voulait lui envoyer. On peut trouver beaucoup de plaisir à se faire du mal. Je pris mon pied en imaginant saborder le frêle esquif qui m'offrait un vague sursis devant l'inéluctable, et encore plus en imaginant cet homme, indubitablement bête comme un taureau en chaleur, s'extasiant sur les prouesses littéraires d'une poufiasse qu'il imaginait déjà dans son écurie, cokée et rapportant des millions.

Pour un écrivain public, les plaisirs sont maigres. On voit en Inde des vaches qui font pitié et qui sont vénérées comme des déesses. Pas de sermons sur la bêtise. J'aime mon métier parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Vous ne me ferez pas écrire une ligne pour hausser l'intelligence des peuples. Foutaises. Mes clients veulent du grave, du romantique, de la poésie au kilo. Grand bien leur fasse. J'écris la vie.

*Mon Ange,*

*Dès que je t'ai vu, j'ai su que nous étions faits l'un pour l'autre. En voyant ton costume trois-pièces en cachemire, j'ai tout de suite su que tu étais l'homme qui allait faire battre mon cœur. Je me suis dit «Quel homme!» et j'ai senti au fond de moi que tu allais m'aimer.*

*J'aime tes cigarettes et le whisky que tu préfères. C'est un signe. Je n'ai jamais cru à ces bêtises, mais quand je te vois, je suis sûre que tu es l'homme que j'ai toujours aimé. Tu es le soleil qui manque à mes nuits, le taureau qui va me donner la force qui me manque. Tu m'as fait danser et j'ai senti que j'étais une femme. J'ai senti sur ma peau la chaleur de ta peau. Si j'étais Dieu, j'aurais fait durer cette nuit-là toute l'éternité. Ne crois pas que je dise cela à tous les hommes. Je t'attendais depuis longtemps et je suis très heureuse de t'avoir trouvé. Je suis sûre que je ne me trompe pas et que toi aussi tu as senti que j'étais la femme qui manquait à ta vie. Tu es mon Hidalgo, le prince charmant qui va me réveiller pour connaître le bonheur éternel.*

*Mais je ne t'en dis pas plus. Je crois que tu peux maintenant comprendre que j'attends ta visite très prochainement.*

*Ta Rosy*

Qu'elle était belle, ma Rosy! Elle voulait un homme, un vrai. Un macho de première. Les femmes courent après leur malheur plus rapidement que les hommes vers la mort. Je me complaisais dans les félicités qu'elle espérait. Rosy était penchée sur mon épaule au moment où j'écrivais, apportant des corrections et m'imposant des figures de style auxquelles je n'aurais jamais osé rêver. Je touchais le fond, un sein sur l'épaule et son rire dans les oreilles. J'étais heureux comme un pape.

Elle a recopié la lettre avec de l'encre rose pour montrer à son homme qu'elle avait de la suite dans les idées et que la réalité tonnait de toutes les résonances de son nom. On est sortis poster l'amour en pli et comme on était aussi heureux l'un que l'autre, on a engagé une odysée formidable dans la nuit. Rosy était loin d'être une ingrate. Une bonne fille même. Les bars ont défilé sur notre autoroute du plaisir. Elle répétait sa joie à toutes ses collègues. J'étais le héros qui lui ouvrait les portes du

paradis. Ma réputation date probablement de cette nuit-là. J'en ai même oublié de graver en lettres d'or ce fameux moment où elle m'a entraîné dans des toilettes pour me remercier. Son talent de professionnelle et l'ivresse du bonheur me valurent une fellation invraisemblable. Oui, j'ai oublié les détails. Mais pas l'essentiel de ma Rosy qui se donnait comme un cadeau de Noël. À chaque assaut de joie, elle me répétait qu'elle m'aimait comme un ami, qu'il fallait bien qu'on baise parce que j'étais trop, parce qu'elle ne m'aimait pas mais qu'on avait tout pour s'amuser ensemble, «mon Gilbert en or», et toutes les fadaïses habituelles.

La vie me devint tout à coup un enchantement. Ma clientèle s'élargit pour me faire connaître l'ivresse de l'aisance financière. Je continuais cependant à calculer mes dépenses. Il me fallait des réserves lors des soirs de fête où Rosy m'entraînait dans son sillage. Elle débarquait généralement avec un mal de tête à fendre un cœur en deux. La journée avait été exécrable. Ses clients s'étaient montrés odieux ou pingres comme des éditeurs. Elle demeurait prostrée dans un coin de ma chambre et versait parfois une larme sur ce monde pourri de vexations. Je la réconfortais souvent en lui lisant les lettres que j'avais écrites dans la journée. Les métaphores lui étaient un baume. Elle avait ses préférences: les «Je t'aime comme un volcan», «J'irai au bout du monde si tu viens avec moi», «Tes yeux de braise m'enflamment», «Retrouve-moi ce soir pour une nuit de folies» avaient le don de calmer son esprit survolté. Une image lui plaisait en particulier: «J'aime quand tu fumes après moi.» C'était devenu un havre de complicité entre nous. D'où m'était venue cette étrangeté? Une bière de trop? Le regard d'une cliente, gorgé d'attente et de désespoir? Je baignais dans l'irréalité de femmes à la vie noire et aux aspirations dégoulinantes d'eau de rose. Leur donner un esprit, ce qu'elles percevaient en même temps comme une force et une chose inutile – une bassesse –, me les rendait aimables. Une chose me plaisait: il était très rare qu'elles me proposassent un paiement en nature. Les mots pour elles couvraient le monde d'une aura sacrée, donnaient une dernière chance à la réalité de rejoindre leurs désirs et me conféraient les

privilèges d'un prêtre tout-puissant. Le spectacle du vice et de la vertu réjouit à hauteur égale par les excès où il prend de l'ampleur. Et c'est du sommet d'une montagne que je filais les métaphores d'où des miracles d'ébahissement s'épanouissaient comme les fleurs au printemps.

Rosy n'avait pas abandonné son taureau. Elle arbo-rait des couleurs sulfureuses pour se faire aimer. Le rouge excitait la bête. Elle me l'amenait parfois. Il me saoulait au champagne et m'offrait des cigares cubains: j'étais l'équilibre de Rosy. Son associé en quelque sorte. Il ne me négligeait pas. À la longue, j'ai même fini par l'apprécier suffisamment pour lui refiler des tuyaux. Dans la poche de son veston, je glissais en douce une dizaine de métaphores susceptibles de faire fondre les cœurs tendres. C'était le bon temps.

Après la mort de Rosy, j'ai changé de quartier. J'étais mûr pour les bourgeoises en panne d'inspiration. Mon portefeuille a pris du ventre. La facilité m'a amené des maîtresses désabusées et de la névrose triste. La passion m'a quitté sans prononcer un mot plus haut que l'autre. J'étais pourtant si bien entre ses bras. À me faire dorloter comme aux premiers jours. Tétant et mordant les seins qui rassasiaient ma boulimie de plénitude. Bavant de plaisir sous les caresses et les mélodies des voix où je perdais la tête. Tout s'est évanoui comme un nuage de fumée. La réalité a pris une revanche teigneuse. Je me suis défendu avec les moyens du bord, par la multiplication des images. Mes lettres y ont gagné en profondeur et peut-être même, finalement, en sincérité.

Je revis le dernier soir dès que je suis heureux ou malheureux. La scène m'apparaît aujourd'hui avec une netteté de film tragique. Je suis à ma fenêtre. C'est l'été. Ivre, je contemple la lune et les étoiles que les lumières de la ville n'empêchent pas de briller. Rosy et le taureau viennent de quitter mon appartement et ils débouchent sur le trottoir bras dessus, bras dessous. C'est l'un de nos rituels. Quand ils auront traversé la rue et grimpé dans leur voiture décapotable, ils se tourneront vers moi et m'enverront des baisers et des cris. Je ferai de même, soulevé par des lames de bonheur, le cœur serré à l'idée de les revoir. Mais une voiture survient, qui roule à faible

allure. Et je vois des canons d'armes à feu sortir des vitres ouvertes. Je souris pendant une seconde, puis je comprends. Il est trop tard. Des volées de balles transpercent leur voiture, leurs corps et mon âme qui se met à saigner comme une truie qu'on égorge.

J'aurais aimé, dit-on. J'aurais aimé tant de choses. Mais quoi? Je n'avais plus rien à aimer. Il me restait un fouillis de souvenirs où se débattaient le bien des hiers et le mal à venir. L'envie aussi de gravir la montagne à la recherche de la paix. Qu'on me foute la paix.

La sagesse incline aux petits plaisirs savourés pleinement. À la délicatesse. Dans ce domaine, la mémoire est exemplaire. Des réactions électrochimiques très discrètes, autant dire du vide. Des efforts que l'on peut confondre avec la paresse des rêveries. Et la saveur inaltérable du temps qui vient frapper comme un bélier. Les mouvements du corps qui trahissent la présence des fantômes. Les paroles traversant des mondes absents. L'émotion qui perle de tous les côtés. Et les sentiments émergeant sur des horizons que l'on n'espérait plus, les retrouvailles des couleurs, la folie qui s'empare enfin de tout.

Rosy m'accompagne dans ces escapades burlesques où je découvre mes territoires. Elle me laisse aussi m'aventurer seul, loin. Quand je découvre un paysage qui lui plairait, c'est plus fort que moi, il faut que je lui écrive.

*Rosy, tu es la splendeur de l'amour quand il est heureux,  
le rire de l'ivresse et la joie des lendemains. Avec tes bras  
d'ivoire et ta peau ruisselante, tu trouves à la vie un goût de  
pomme sucrée et de salive. Tu m'ouvres les frontières des  
accords où s'improvise la danse des astres. Dans les secondes  
oublieuses de la comédie du temps, j'irai sur les rives où tu  
reposes, murmure, te souffler à l'oreille  
je t'aime.*